

22 Novembre.

Le vent s'est élevé, et la mer moutonne. J'aime cette expression qui me représente la mer comme des pâturages sans limites, couverts d'innombrables troupeaux de brebis blanches. Ce matin, c'était de charmants agneaux sautillant légèrement dans la verdure ; mais à présent ce sont des béliers qui bondissent, et leurs mugissements les feraient prendre pour des buffles.

C'est à eux, sans doute, que pensait le psalmiste quand il demandait aux montagnes pourquoi elles bondissaient comme des béliers ; car en mer les deux se ressemblent, et les spécimens de l'espèce ovine qui gambadent en ce moment autour du navire ont presque la taille des montagnes.

Je comprends pourquoi les flots courroucés du lac de Tibériade obéissaient si bien à la voix du Christ ; c'est qu'ils reconnaissaient en lui le Pasteur universel. O divin berger ! il faudrait bien votre houlette pour rassembler aujourd'hui l'immense troupeau échappé de la bergerie.

23 Novembre.

La nuit vient déjà, et le ciel est sombre. Une grande brise de l'Ouest nous poursuit ; mais le *Parisian* se sauve si bien qu'elle a quelque peine à le suivre. Dans la nuit, le steamer ressemble à un monstre de fer gigantesque, qu'un esprit mystérieux anime, et qui fait une course fantastique au-dessus de l'abîme. Les vagues se dressent en vain devant lui ; il les brise avec fracas, il les réduit en écume, il les lance au loin, il creuse au

milieu d'elles son sillon profond, et court toujours sans écouter leurs plaintes.

Quelle puissance dans cet organisme de fer ! Quelle grandeur dans l'âme qui l'habite, et qui n'est autre que le génie de l'homme ! Mais en même temps comme on sent bien, en mer, que l'assistance divine lui est toujours nécessaire !

Que faut-il en effet pour que ce mécanisme si savant et si fort fasse soudainement défaut ! Que faut-il pour que ce titan devienne une épave ?— Un rien, une cheville qui se brise, un écrou qui se déplace, un jet de vapeur qui s'échappe.

Une étincelle dans les flots d'huile qui coulent partout suffirait aussi pour allumer un incendie ; et que deviendrions-nous entre le feu et l'eau, à douze cents milles des côtes ?

Mais, dans la nuit sombre, audessus des vagues amoncelées, plus haut que les nuages ténébreux qui nous cachent les célestes flambeaux, nous savons que l'œil de Dieu flamboie, qu'il nous regarde et qu'il nous protège.

25 Novembre.

Les côtes d'Irlande se dessinent à l'horizon, et dans quelques heures nous serons à Movile.

J'ai traversé la mer en avril, en juin, en août et en septembre, et je n'hésite pas à dire que la traversée que je viens de faire est la plus belle de toutes, au point de vue de la température, du vent et de la rapidité.

Le ciel est presque pur et nous promet une belle nuit. Nous serons à Liverpool demain matin, lundi, avant le jour.

Je m'amuse à croquer quelques spécimens du beau sexe qui sont à bord, pour répondre à une dame qui a fait quelques silhouettes assez piquantes du sexe fort.

*Mademoiselle A.*—Anglaise de naissance, Française de caractère. Feu-follet capable d'égarer les voyageurs imprudents. Oiseau-mouche qui voltige et bourdonne sans cesse, et qui après avoir vainement cherché des fleurs, se métamorphose en guêpe et pique délicatement tout le monde.

*Madame B.*—Belle au bois dormant, gardée par un minotaure. Enigmatique comme le sphynx, froide et muette comme une statue. Sourire ressemblant à une grimace.

*Mademoiselle C.*—Toute petite, mais convaincue qu'elle est grande, et regardant les autres du haut de sa grandeur. Comptant ses pas, faisant économie de sourires, et fort heureuse de penser (si elle pense) que le silence est d'or.

*Madame D.*—Circassienne rêveuse, coiffée d'un turban rouge. Toujours étendue sur un divan, avec une nonchalance orientale. Je parie qu'elle s'endort le soir en répétant : Allah ! Allah ! Dieu seul est grand !

*Madame E.*—Femme charmante, sachant se taire et parler, riant de bon cœur et à propos. Esprit actif et cœur calme, préférant un bon repas aux rêveries sentimentales. Assez dévouée à son mari pour faire le désespoir de son voisin.



## II

### DE LONDRES A PAU

Visite au marquis de Lorne.—L'ambassade d'Angleterre à Paris.—Marseille.—  
Entrée imaginaire en Espagne.—Barcelone, Tarragone, Montserrat, Saragosse,  
Lourdes.—Pau.

Pau, 10 Décembre 1883.

Depuis ma dernière lettre qui était ma première, j'ai voyagé à grandes journées ; et ma course a été aussi irrégulière que celle des comètes.

Je n'ai pas voulu quitter Londres sans aller voir le marquis de Lorne qui m'a reçu avec une amabilité parfaite. Il est très bien installé au palais de Kensington, et dans le long corridor qui conduit du vestibule à ses appartements, j'ai pu saluer, comme des compatriotes, les grands caribous empaillés qu'il a rapportés du Canada.

Le noble lord m'a dit qu'il donnerait, dans le cours de l'hiver, une série de conférences sur notre pays, et qu'il allait commencer dès le surlendemain à Birmingham. Il se propose en outre de publier, au printemps, un ouvrage qui sera probablement intitulé : *Canada Illustrated*, et qui contiendra, outre les informations les plus importantes, de nombreuses gravures destinées à faire mieux connaître notre pays.

Il espère pouvoir, dès le mois de mai, diriger vers le Nord-Ouest plusieurs milliers d'émigrants, grâce à son initiative personnelle.

Il garde le meilleur souvenir des Canadiens, et rêve pour nous un brillant avenir.

Grâce à sa recommandation, j'ai reçu à l'ambassade d'Angleterre, à Paris, l'accueil le plus bienveillant, et lord Lyons m'a remis une lettre pour le ministre plénipotentiaire anglais au Caire, dans la prévision que je me rendrais en Egypte. L'ambassade anglaise est principalement installée tout près de l'Élysée, et l'on n'arrive jusqu'à Son Excellence qu'en traversant une suite de salons somptueusement meublés.

Lord Lyons m'a paru fort alarmé des nouvelles récemment arrivées d'Égypte ; mais les Français ne croient guère à la sincérité de ses alarmes. Ils soupçonnent que notre mère-patrie exagère le danger pour se justifier de maintenir ses troupes nombreuses en Egypte, et pour conquérir finalement ce pays.

Le froid, le vent et la pluie m'ont bien vite chassé de Paris, et je n'ai retrouvé qu'en Provence le beau ciel bleu et le soleil. C'est avec un vrai plaisir que j'ai revu Marseille, et même les Marseillais.

Il y faisait un peu froid, et le mistral soufflait avec violence, mais le ciel était pur, et les chauds rayons du soleil riaient dans l'éternelle verdure des gazons et des charmilles, sur le Prado et dans le jardin de Longchamp.

Je me proposais de me rendre par mer de Marseille à Barcelone ; mais j'ignorais jusqu'à quel point l'Espagne

est séparée du reste de l'Europe. Une zone mystérieuse l'enveloppe, et la traverser semble une entreprise pleine de hasards.

Lors donc que j'ai voulu m'embarquer à Marseille pour Barcelone, je me suis heurté à mille obstacles. Telle compagnie avait de mauvais paquebots auxquels on me conseillait de ne pas risquer ma précieuse existence.

Telle autre n'avait aucun départ avant le dimanche suivant, et nous étions au lundi. Enfin, les steamers de la troisième ne partaient que tous les quinze jours, et arrivaient Dieu sait quand.

Il me restait la voie de terre ; mais c'était plus long, plus dispendieux et plus fatigant. Comme compensation, cette voie me rapprochait de Lourdes, et la grande fête de l'Immaculée Conception était prochaine.

Ces raisons me décidèrent à changer mon itinéraire, et à rentrer en Espagne par le Nord. C'était prendre le taureau par les cornes, et je savais à quelles injures de la température je m'exposais. Mais les éléments et les hommes semblaient conjurés pour me fermer la voie la plus courte, et je dus prendre la plus longue.

C'est ainsi que j'ai fait deux entrées en Espagne, l'une imaginaire et l'autre réelle ; et, comme on s'en doute bien, l'imaginaire a été la plus belle.

Les belles vagues libres de la Méditerranée avaient à peine un frisson, et le mistral mourait dans le port même de Marseille. Après douze ou quinze heures d'une navigation charmante, nous entrions dans les eaux calmes qui baignent les pieds de Barcelone.

Ville maritime fort animée, trop moderne, Barcelone nous paraissait un peu cosmopolite ; mais déjà ce n'était plus la France. C'était l'Espagne, avec ses vieilles cathédrales, ses vieux châteaux, ses cloîtres, ses femmes voilées et en mantilles.

Puis, nous courrions à Tarragone, admirablement située au bord de la mer, qu'elle contemple du haut de ses bastions crénelés. Nous y retrouvions des ruines et de vieux souvenirs de l'époque romaine et de la période mauresque. Nous visitions l'antique cathédrale, le vieux cloître avec ses longs promenoirs circulant autour d'un parterre embaumé, sous une série d'arceaux appuyés sur la plus élégante colonnade. Végétation luxuriante, air doux, ciel ensoleillé, guitares et castagnettes, voilà ce que mon imagination me montrait partout.

Avant de partir pour Tarragone, nous allions visiter Mont-Serrat.

Quelle apparition fantastique ! Un groupe de rochers échelonnés en pyramide, dressant vers le ciel des milliers de clochetons, d'arêtes, de tours et de pinacles ! Était-ce une forteresse, une cathédrale, un château ou un cloître ? C'était tout cela à la fois dans des proportions merveilleuses ; et de ces hauteurs où nous éprouvions la sensation du voisinage du ciel, nous contemplions à nos pieds la mer immense, miroir de l'infini.

Un jour, c'était vers l'an 1526, l'on vit arriver au monastère de Montserrat, un jeune officier blessé. Il avait longtemps combattu pour son roi, Ferdinand le Catholique, et il venait de défendre vaillamment Pam-

pelune, assiégée par Jean d'Albret. Très gravement blessé à la jambe, et devenu incapable de poursuivre sa carrière de soldat, il avait conçu le projet d'établir une autre milice qui combattrait les ennemis de l'Église par la parole, et qui répandrait au loin la vérité. L'ancienne chevalerie avait fait son temps. L'heure était venue d'armer des chevaliers spirituels pour lutter contre les nouvelles doctrines que la réforme propagerait dans le monde.

C'est dans l'Église de Mont-Serrat que le nouveau chevalier vint faire sa veillée des armes. Il se nommait Inigo de Loyola, et, quelques années après, il jetait à Paris les bases de cette puissante association qui s'est appelée la Société de Jésus.

Enfin nous arrivons à Saragosse, paresseusement couchée aux bords de l'Ebre, qui murmure bruyamment sans pouvoir la réveiller.

C'est là que se révélait à nos yeux le cachet national de la vieille Espagne. C'est là que nous retrouvons, écrits dans la pierre, les souvenirs culminants de son passé, le Moyen-Age et ses légendes, la domination arabe et son architecture étrange et gracieuse.

Nous visitons Notre-Dame-del-Pilar, basilique immense sans grande beauté, mais célèbre par la tradition qui lui a donné ce nom ; la Séo, cathédrale remarquable par la grandeur et l'élégance de ses nefs ; l'Aljaféria, ancien palais des rois d'Aragon, et tribunal de l'Inquisition.

Mais pourquoi m'attarder à vous décrire ce rêve qui ne s'est pas réalisé ? En sacrifiant les jouissances que

je comptais y trouver, j'ai rencontré des compensations dans mon voyage réel.

Je n'ai pu tourner le dos à la Méditerranée sans regret ; mais j'ai revu avec bien du bonheur les villes que j'avais traversées en 1875 : Arles et Nîmes avec leurs superbes ruines ; Carcassonne avec ses merveilleuses murailles et ses tours féodales ; Toulouse, et surtout Lourdes, la ville aimée de la Vierge Immaculée.

Les pèlerins accourent toujours par milliers à la grotte miraculeuse, et le 8 décembre, une foule immense, venue de Tarbes, de Lûchon, de Pau et des environs encombra la ville. C'est avec une peine infinie que nous avons pu pénétrer dans l'église, bâtie sur les roches Massabielle. Trois messes solennelles y furent célébrées, à la suite l'une de l'autre, pour satisfaire la piété des fidèles, mais à chaque fois l'église s'est trouvée trop étroite.

J'y ai entendu un sermon magnifique de l'archevêque de Tarbes. A un moment donné, l'orateur sacré, répondant aux incrédules, s'est écrié : " On a osé dire que l'apparition de la sainte Vierge à la grotte de Massabielle est un rêve ! Un rêve, qui fait jaillir du rocher des fontaines inépuisables, qui élève jusque dans les nues d'admirables basiliques, et qui attire des extrémités du monde des millions de croyants. Un rêve, soit ; mais c'est un rêve de Dieu poursuivant l'accomplissement de ses desseins sur le monde, et l'effusion de ses miséricordes sur la France ! "

Les processions des pèlerins allant de la ville à l'église et de l'église à la grotte, bannières déployées, et chantant des hymnes et des cantiques, ont présenté le spectacle le plus grandiose et le plus émouvant.

Vers le soir, nous nous sommes rendus à Pau, où nous avons passé une journée très intéressante.

La capitale du département des Basses-Pyrénées est délicieusement située au bord du Gave. Toujours ensoleillée sur sa colline pittoresque, elle contemple les grandes ombres et les neiges des Pyrénées.

Elle est fière d'avoir vu naître Henri IV qui l'affectionnait beaucoup et qui y vécut longtemps. Son Château est très curieux et plein de souvenirs. Son parc est charmant et forme la plus agréable promenade. Ses hôtels sont très fréquentés par les phtysiques et les sportmen ; et l'on y entend tellement parler l'anglais qu'on se croirait dans une ville des Iles Britanniques.

### III

#### LE NORD DE L'ESPAGNE ET BURGOS

Irun.—Les douaniers espagnols.—Fontarabie.—Saint-Sébastien.—Dans les montagnes.—Burgos.—*Les Serenos*.—La *Fonda del Norte* et les servantes castillanes.—La cathédrale.

Après vous avoir raconté dans ma dernière lettre mon entrée imaginaire en Espagne, il me semble convenable, dans un journal sérieux comme la *Minerve*, de vous faire maintenant un récit vrai, plus vrai qu'une réclame, ou un programme politique.

Je ne vous décrirai pas Biaritz, qui, à cette saison de l'année, (décembre) grelotte au bord de la mer, aussi glacée par l'isolement que par les souffles du Nord qui troublent si profondément la baie de Biscaye.

Je passe également sous silence Saint-Jean-de-Luz, et les paysages pittoresques qui s'étendent sous nos yeux depuis cette petite ville jusqu'à Irun.

Irun est la première station espagnole, et nous avons franchi la frontière sans tambour ni trompette, sans brûler une cartouche, sans montrer nos passeports, sans la moindre émotion. O pays du Cid ! ce n'est pas ainsi qu'on entrait jadis dans tes redoutables Pyrénées.

Les anciens chevaliers de Don Rodrigo del Vivar sont aujourd'hui remplacés par des officiers de douane,

et je proclame qu'ils font leur devoir avec toute la rigueur de sentinelles vigilantes. Ils y mettent même une solennité et une lenteur fort ennuyeuses pour les voyageurs. C'est avec des poses pleines de dignité consciencieuse, qu'ils plongent les mains dans tous les coins de toutes les malles.

Un voyageur, qui avait une boîte à chapeau d'une profondeur insondable, et remplie de mille choses qui ne servent pas à couvrir la tête, dût la vider entièrement ; et le douanier fouilla dans le chapeau jusqu'au fond sans pouvoir rien trouver... pas même le fond.

Il y a une chanson basque qui fait une jolie critique des douaniers espagnols :

“ Le gouvernement possède,  
Oui, des serviteurs fidèles,  
Et il les paie  
Sans parcimonie,  
S'il savait cependant comment eux-mêmes  
Se servent les premiers,  
De tels hommes  
Ils feraient regorger les prisons.  
.....  
Gourmands comme des poètes,  
Ils sont pour dire le vrai  
Prêts à se plier à tout  
Pour un diner.”

Irun est pittoresquement situé aux bords de la Bidasoa, rivière très petite mais bruyante qui ouvre ses deux bras pour embrasser l'île des Faisans. C'est dans cette île que le grand peintre espagnol, Vélasquez, éleva, en 1660, un pavillon où Louis XIV vint recevoir des mains de Philippe IV sa royale fiancée, Marie Thérèse.

Nous passons Fontarabie, bâtie sur une colline et qui a tout-à-fait l'aspect d'une ville espagnole : des rues

étroites, des maisons jaunies, des toits en tuiles brunes, des fenêtres grillées et des balcons en fer. Ruine imposante, son vieux château est perché sur une montagne escarpée, et semble pleurer dans la solitude et la désolation les souvenirs de François I, de Jeanne la Folle, et de Charles-Quint. Les bastions écroulés servent aujourd'hui de refuge à quelques familles de Gitanos.

Sans égard pour la mémoire de Gambetta, dont le séjour a augmenté la célébrité de Saint-Sébastien, nous traversons cette ville sans nous y arrêter. Elle occupe une position des plus agréables, entourée d'un amphithéâtre de montagnes, avec une échappée de vue sur la mer.

Nous faisons nos adieux à l'Océan, car nous ne le verrons plus qu'à Cadiz, et nous entrons dans les Pyrénées dont les cimes neigeuses découpent l'horizon.

Le chemin de fer suit les sinuosités de la rivière Urumea, profondément encaissée dans les montagnes, et de distance en distance il s'engage résolûment dans d'immenses tunnels. La nuit vient, et la couche de neige qui recouvre le sol s'épaissit. Le train se ralentit, et je commence à craindre qu'il ne s'arrête tout-à-fait au milieu de ces gorges profondes et inhabitées. Le froid augmente, et nous grelottons sous nos fourrures.

Heureusement les tunnels se multiplient et s'allongent ; et la marche du train s'y accélère, tandis qu'au dehors les roues de la locomotive glissent sur la neige.

A une petite gare, dont les pâles réverbères tremblotent au vent, la porte de notre compartiment s'ouvre, et

un *caballero* gigantesque, drapé dans une large *cappa* doublée de rouge, s'installe à côté de nous après nous avoir dit en soulevant son *sombrero* : *buenas noches* (bonsoir.) Nous le saluons à peine pour lui témoigner qu'il n'est pas le bienvenu ; et tout tranquillement il allume un cigare. C'était le moment pour moi de sortir mon espagnol, que j'étudiais depuis le matin.

—“ *No se fuma, señor*, lui dis-je, avec un embarras parfaitement caché.

—*Si, si*, répondit-il en me montrant la porte de la voiture, et il se pencha en dehors pour me montrer la pancarte qui devait lui donner raison. Mais la pancarte lui donnait tort, et il éteignit immédiatement son cigare en nous faisant très poliment ses excuses.

Ce premier succès en espagnol me mit de bonne humeur, et j'essayai de causer avec le nouveau venu, qui se montra charmant et qui m'apprit plus d'espagnol en deux heures que je n'en ai appris depuis en huit jours.

Je lui exprimai mes craintes au sujet de la neige, et il m'apprit qu'elle avait en effet arrêté un train deux jours auparavant, mais que la voie n'était plus embarrassée, et que nous serions seulement retardés de quelques heures. Quand nous nous séparâmes à Burgos, nous étions devenus des amis.

La nuit était avancée. Il faisait un froid sec, comme nous en avons en décembre en Canada, et dans le ciel devenu serein la lune escaladait les plus hautes cimes de la Sierra Demanda. Un omnibus traîné par deux mulets, et dont les ais mal joints craquaient affreuse-

ment, nous conduisit à la *Fonda del Norte*, où nous trouvâmes d'excellents lits dans des chambres glacées.

Quelle bonne nuit j'y aurais passée sans les cris des *Serenos* ! Mais qu'est-ce que les *Serenos*, me direz-vous ? — Ce sont des gardes nocturnes qui, à chaque heure de la nuit, passent à notre porte en chantant sur un ton bizarre et avec des voix qui percent les murs : “ Dieu soit loué ! Deux heures de la nuit sont sonnées. Le ciel est pur, et les étoiles scintillent ! ” Je vous épargne les variantes obligées d'heures et de température, ainsi que la traduction en Espagnol. Ce chant peu agréable quand on s'endort, a cependant du caractère et m'a plu.

Au saut de mon lit, je courus à la fenêtre, et j'eus sous les yeux le vrai type de la ville castillane.

Au milieu d'une place étroite et sans décors jaillissait une fontaine, où des femmes puisaient de l'eau avec de grandes cruches de grès qu'elles portaient sur leurs têtes. Des mulets attelés en *tandem*, parfois au nombre de six et même de neuf, circulaient dans des rues tortueuses, traînant des charrettes étranges encombrées d'objets de toutes sortes. Sous leurs toits en tuiles de brique rouge s'alignaient de vieilles maisons uniformes, bâties en pierres rondes noyées dans un crépit jaunâtre.

Comme décor sur ce fond un peu monotone, des boutiques basses, peintes en couleurs vives, avec des vitrines mal installées, des saillies, des corniches, des balcons, des grilles, des portes enfoncées où de petits ânes, flanqués d'énormes paniers, vous regardent avec curiosité.

Tout cela pique l'intérêt, mais n'exciterait pas d'enthousiasme si l'on n'apercevait au-dessus de cette mer de tuiles rouges qui recouvre Burgos, le dôme et les clochers de la cathédrale, pareils à d'innombrables mâts de navires,

Je me hâte de faire ma toilette pour aller contempler de près cette merveille, et je descends à la salle à manger.

On serait tenté de croire qu'il n'y a pas d'homme dans cet hôtel, car on n'y voit que des femmes ; mais si, il y a un propriétaire, gros, trapu, vulgaire, avec une barbe négligée qui grisonne. Il doit mal parler l'espagnol puisque.....je ne le comprends pas. Heureusement qu'on ne le voit jamais, et qu'après s'être montré un instant comme une réalité peu attrayante il a disparu comme un fantôme.

Ce sont des jeunes filles qui nous servent ; pas jolies, mais souriantes, égayées, et avec les yeux flamboyants des Castillanes. Mon langage les amuse, mais je réussis à me faire comprendre et je jouis de leur bonne humeur.

Elles sont pour nous pleines d'égards, de prévenance et d'intelligence. Quand on ne trouve pas le mot espagnol, il n'y a qu'à faire un signe, et elles comprennent. Elles ont même poussé la complaisance jusqu'à trouver avec nous que la note était trop élevée, et que leur maître nous écorchait. N'est-ce pas charmant et..... habile ?

Après déjeuner, nous courons à la Cathédrale. Hélas ! elle est entourée de laides constructions qui rendent toute vue d'ensemble impossible, et sous prétexte de

restaurer la façade on l'a gâtée jusqu'au-dessus des portes. Mais, plus haut, subsiste le vieux portail d'où s'élancent les deux clochers ; et l'art gothique y a déployé ses ogives, creusé ses niches, dentelé ses flèches, sculpté ses statues, brodé ses décors, multiplié ses ornements.

C'est un poème dont le premier chant est en prose, le second en vers, et dont les derniers chants atteignent à la poésie la plus sublime.

Les portails latéraux sont moins restaurés, et ont conservé le style fleuri des artistes du XIIIème siècle. Mais ce qui est plus admirable encore, c'est la tour octogone du dôme, lançant dans le ciel une gerbe de pyramides et de flèches, au milieu desquelles semble vivre et se mouvoir tout un peuple de statues.

Je le répète, ce temple merveilleux ne déploie à l'œil ravi du visiteur que son couronnement ; mais ce couronnement est un prodige de grandeur et de beauté.

Imaginez une colline, ayant trois sommets en forme de cônes et hérissés de sapins verts ; supposez que ces cônes et leur végétation soient de pierre sculptée, ouvragée, ciselée, et que tous les vides de ce feuillage étrange soient remplis de statues d'anges, de saints, de martyrs, de chevaliers, de guerriers, de moines, de figures mythologiques, de monstres, d'animaux, et vous aurez peut-être une idée imparfaite de l'aspect extérieur de cette cathédrale.

Cependant, il nous semble que l'intérieur est encore plus beau.

Longtemps, nous nous sommes arrêtés sous la coupole, et nos regards éblouis ne voulaient plus s'abaisser.